

mais je vous prie de considérer que si l'on
ce contour d'histoire, que l'on ne peut en dire
pour ce qui s'en est passé, et que l'on ne peut
effet, il y a voit des choses qui ne se
toit trouvé à Paris, et que l'on ne peut en dire
le plus éclairé de ses siècles, les plus illustres

Il est certain que si l'on fait
l'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
dans un autre temps
Il se conçoit que l'on
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire

On ne doit pas se laisser aller à
beautés du monde, mais à la sagesse et à la
nos voyageurs, et les rochers qui sont en si
vivement pour leur usage.

Il est certain que si l'on fait
l'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
dans un autre temps
Il se conçoit que l'on
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire

Il est certain que si l'on fait
l'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
dans un autre temps
Il se conçoit que l'on
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire

Il est certain que si l'on fait
l'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
dans un autre temps
Il se conçoit que l'on
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire
L'on s'en est servi, et que l'on ne peut en dire

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LE POÈME D'ADONIS

ADONIS,

POÈME.

1669.

Le poème d'Adonis est une des plus belles productions de
La Fontaine. Il se présente en manuscrit à l'on en a vu
avec une dédicace à Monsieur de Louvois, le 15
tom. VI. C'est à Monsieur de Louvois que l'on a
que se distinguent les premiers efforts de la plume de
notre auteur. Depuis, on a vu d'autres productions
il publia des Contes et des Fables, et par là même
d'Adonis qu'il avoit écrit en vers, et qu'il avoit
qu'il étoit âgé de cinquante-huit ans. Voilà tout ce que
son Avertissement, par lequel on voit que l'on a
d'Adonis, et qu'il étoit tout à fait en vers, et qu'il
nomme le poème d'Adonis, et qu'il étoit tout à fait
nomme le poème d'Adonis, et qu'il étoit tout à fait
pression du poème d'Adonis, et croyant que ce poème
été composé après les Fables et les Contes, donna une
lettre écrite au rédacteur du *Mercurius Gallicus*, le 15
17 septembre, p. 183, qu'elle étoit la composition he-
roïques qui avoient occupé toute la vie de La Fontaine jusqu'en
1669, et il croit se pouvoir se servir de cette difficulté qu'en
supposant que notre fabuliste étoit si stupide, qu'il ignoroit la
valeur des termes dont il se servoit, et que Racine, par malice,
lui avoit suggéré le mot *eroticus* au lieu du mot *eroticus*. Il
étoit difficile d'imaginer une supposition plus ridicule. Du M. de
Saint-Georges, Lieutenant des Marchaux de France, père de
peut-être de Pontef, parent et ami de La Fontaine, crut devoir
écrite au rédacteur du *Mercurius*, pour répondre à la lettre de
Grosley. Il se rappelle avec regret à tous les siècles de son

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LE POÈME D'ADONIS.

Le poème d'Adonis est une des premières productions de La Fontaine. Il le présenta en manuscrit à Fouquet en 1657, avec une dédicace de dix vers, que l'on trouvera dans le tome VI. C'est sur la poésie héroïque, qui étoit alors en vogue, que se dirigèrent les premiers efforts de la muse naissante de notre poète. Depuis, ayant mieux connu la nature de son génie, il publia des Contes et des Fables, et ne fit paroître son poème d'Adonis qu'à la suite du roman de Psyché, et en 1669, lorsqu'il étoit âgé de quarante-huit ans. Voilà pourquoi il dit, dans son Avertissement, que, lorsqu'il conçut le dessein du poème d'Adonis, il s'étoit toute sa vie exercé au genre de poésie qu'on nomme héroïque. Grosley, ne considérant que la date d'impression du poème d'Adonis, et croyant que ce poème avoit été composé après les Fables et les Contes, demande, dans une lettre écrite au rédacteur du *Mercure de France* (1785, n° 38, 17 septembre, p. 183), quelles étoient les compositions héroïques qui avoient occupé toute la vie de La Fontaine jusqu'en 1669: et il croit ne pouvoir se tirer de cette difficulté qu'en supposant que notre fabuliste étoit si simple, qu'il ignoroit la valeur des termes dont il se servoit, et que Racine, par malice, lui avait suggéré le mot *héroïque* au lieu du mot *érotique*. Il étoit difficile d'imaginer une supposition plus ridicule. Un M. de Saint-Georges, lieutenant des maréchaux de France, arrière-petit-fils de Pintrel, parent et ami de La Fontaine, crut devoir écrire au rédacteur du *Mercure*, pour répondre à la lettre de Grosley. Il en appelle sérieusement à toute la famille de notre

poète, et à toutes les personnes qui ont connu ses anciens amis, pour prouver qu'il n'étoit ni aussi simple ni aussi ignorant que le prétend Grosley; mais cependant il ne trouve lui-même d'autre moyen de justifier le mot *héroïque* qu'en supposant une faute d'impression; et, comme Grosley, il propose d'y substituer le mot *érotique*. (Voyez *Mercur de France*, 1785, n° 47, 19 novembre, p. 137.)

Avec un peu d'attention, Grosley auroit vu, par les premiers mots de l'avertissement que La Fontaine a mis en tête du poème d'Adonis, qu'il l'avoit composé dans sa jeunesse, ou du moins long-temps avant l'époque à laquelle il le publia. Il le réimprima de nouveau deux ans après, en 1671, dans le recueil des *Fables nouvelles et autres poésies*, avec un avertissement différent de celui de la première édition, mais dont le commencement et la fin sont semblables. Ce second avertissement a été long-temps inconnu aux éditeurs de La Fontaine. Nous avons aussi collationné soigneusement le texte de ce poème avec la seconde et dernière édition donnée par La Fontaine, et nous avons, par ce moyen, fait disparaître quelques fautes que les éditeurs y avoient introduites. (W.)

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION, EN 1669.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons héroïque: c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poème, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point séparer de Psyché. Je joins aux amours du fils celles de la mère, et j'ose espérer que mon

présent sera bien reçu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille. Pour moi, qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de célébrer ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION, EN 1671.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étais toute ma vie exercé à ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poème, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. Je l'avois fait marcher à la suite de Psyché, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisais

tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes ; mais je m'imagine que le public se soucie très-peu d'en être informé ; ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des poèmes à présent, que j'ai toujours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil et ne fût enveloppé dans la commune disgrâce : il est vrai que la matière n'y est pas sujette. Si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment l'entrée de leur cabinet aux divinités que j'ai coutume de célébrer ? il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'Amour et Vénus ; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille ; pour moi qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

ADONIS,

POÈME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
 Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
 Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
 Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre :
 Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix ;
 Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
 Flore, Écho, les zéphirs et leurs molles haleines,
 Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
 C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros,
 C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
 Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée ;
 J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
 Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
 Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
 Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage ;
 Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage :
 Trop heureux si j'osois compter à l'univers
 Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts !
 Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
 Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
 Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,

Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
 Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
 Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
 Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
 Cependant recevez le don que je vous fais;
 Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
 Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.

Aux monts idaliens un bois délicieux
 De ses arbres chenues semble toucher les cieux.
 Sous ces ombrages verts loge la Solitude.
 Là, le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
 Loin du bruit des cités, s'exerçoit à chasser,
 Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
 A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
 Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
 Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux.
 Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
 Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
 Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
 Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas;
 Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras¹.
 Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
 Nymphes qui cache enfin sa tête dans la nue,

¹ Selon la tradition la plus commune, Adonis fut le fruit du commerce incestueux de Myrrha avec son père Cynire. (Voyez Ovide, *Métam.*, liv. X, fab. x, v. 503.) Hygin, fab. LVIII, nomme Smyrne la fille de Cynire, mère d'Adonis. Une autre tradition nommoit Theios le père d'Adonis; mais toutes disent que ce père étoit roi d'Assyrie: ce qui prouve que cette fable a une origine orientale. (Voyez Apollodore, liv. III, § IV, *Antonius liberalis*, *Narrat.*, 34; Oppien; *Halieut.*, III, v. 403; Lucien, de la *Déesse de Syrie*, c. VI, et Pindare, *Pyth.* II, v. 27 et 28.) (W.)

Par un charmant récit amusant l'univers,
 Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
 A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
 Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
 Paphos sur ses autels le voit presque élever,
 Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
 L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
 Verse au fond de son ame une ardeur violente :
 Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
 Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
 Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
 Rien ne lui semble bien; les Graces ont beau faire.

Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
 Aux monts idaliens elle dresse son cours.
 Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
 A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
 Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau;
 Couché sur des gasons, il rêve, au bruit de l'eau.
 Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
 Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
 L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
 Cet objet le surprend, l'étonne et le confond;
 Il admire les traits de la fille de l'onde.
 Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
 Avoit abandonné ses cheveux aux zéphirs;
 Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
 Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
 Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
 Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux

Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
 Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
 Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
 Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté.
 Ni la grace, plus belle encor que la beauté.
 Telle on vous voit, Aminte : une grace fidèle
 Vous peut de tous ces traits présenter un modèle ;
 Et, s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
 Le sort seroit douteux entre Vénus et vous.

Tandis que le héros admire Cythérée,
 Elle rend par ces mots son ame rassurée :
 Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect ;
 Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
 En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
 Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine.
 Je les quitte pour toi ; vois si tu veux m'aimer.
 Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
 O dieux ! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe ?
 Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge ?
 Charmante déité, vous dois-je ajouter foi ?
 Quoi ! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi !
 Il me seroit permis d'aimer une immortelle !
 Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle ;
 La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
 Est quelque chose encor de plus divin que nous.
 Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
 Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
 Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus ;
 Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus,

Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
 Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
 Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
 Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis ?
 Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines ;
 Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :
 Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
 A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
 Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
 Tous deux de leur amour semblent douter encore ;
 Et, pour s'en assurer, chacun de ses amants
 Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
 Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent !
 O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
 Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
 Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé,
 Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
 Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
 Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours ;
 Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds :
 Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
 Les monuments sacrés, source de votre gloire,
 Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
 Ces vers puissent passer aux derniers des humains !

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
 Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
 Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
 On se peut assurer au silence des bois,
 Jours devenus moments, moments filés de soie,

Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
 Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
 Mélange dont se fait le bonheur des amants ;
 Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
 Tantôt ils choissoient l'épaisseur d'un ombrage :
 Là, sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravés
 Se sont avec les troncs accrus et conservés,
 Mollement étendus ils consumaient les heures,
 Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
 Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
 Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
 Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
 Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
 Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
 Attachent au héros leurs regards languissants.
 Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines ;
 Et quelquefois, assis sur le bord des fontaines,
 Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
 Suivoient les longs replis du cristal vagabond,
 Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
 Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
 Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger ;
 Mais vous autres mortels le devez ménager,
 Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
 Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
 Ils dansoient aux chansons, de Nymphes entourés.
 Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
 Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
 Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
 Combien de fois le jour a vu les antres creux

Complices des larcins de ce couple amoureux !
 Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
 De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

Il est temps de passer au funeste moment
 Où la triste Vénus doit quitter son amant.
 Du bruit de ses amours Paphos est alarmée ;
 On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
 Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
 Renonce au culte vain de ses temples fameux.
 Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
 Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
 Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !
 Un jour que son amant la voyoit tout en pleurs,
 Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
 Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
 Vous aurois-je offensé, ou ne m'aimez-vous plus ?
 Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
 Adonis tâcheroit en vain de me déplaire :
 Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
 D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :
 Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;
 Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
 Conservez-moi toujours un cœur plein de constance ;
 Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix
 Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois :
 Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
 Surtout de votre sang il me faut rendre compte.
 Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions ;
 Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons :

Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
 Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
 Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
 Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
 Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.
 Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
 Que deviendrois-je, hélas! si le sort rigoureux
 Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux!...
 Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.
 Adonis lui répond seulement par des larmes.
 Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
 Cent humides baisers achèvent ses adieux.
 O vous, tristes plaisirs où leur ame se noie,
 Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
 Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
 Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!
 Adonis voit un char descendre de la nue.
 Cythérée y montant disparoît à sa vue.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs.
 Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
 Les Vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine:
 Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
 Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
 Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
 C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
 Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
 Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil:
 Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
 Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure

Le souvenir confus d'une douce imposture.
 Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu;
 Il le conte aux forêts, et n'est point entendu:
 Tout ce qui l'environne est privé de tendresse;
 Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
 Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
 Soit que l'astre du jour ramène leurs travaux,
 Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne;
 De sanglots redoublés sa demeure résonne.
 Cet amant toujours pleure, et toujours les zéphyrs
 En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
 La molle oisiveté, la triste solitude,
 Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
 Le livrent tout entier au vain ressouvenir
 Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.

Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
 On lui dit que la chasse est un puissant remède.
 Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour,
 Ce plaisir occupoit les héros d'alentour.
 Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
 Que ces champs ont reçu d'un sanglier¹ plein de rage.
 Ce tyran des forêts porte partout l'effroi;
 Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi:
 L'avare laboureur se plaint à sa famille
 Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:
 L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets;
 Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès:

¹ On faisait alors *sanglier* de deux syllabes; aujourd'hui on en compte trois; et ce mot ainsi prononcé est moins dur à l'oreille.